

Christine Le Bozec

Les femmes et la Révolution

1770-1830



PASSÉS / COMPOSÉS

Les femmes et la Révolution

1770-1830

Christine Le Bozec

Les femmes et la Révolution

1770-1830

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN 978-2-3793-3013-1

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2019, avril

© Passés Composés / Humensis, 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » [article L. 122-5] ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Introduction.....	9
-------------------	---

1. LES FEMMES À LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Chapitre 1. Femmes et salons.....	15
Chapitre 2. Le droit des femmes, la soumission	29
Chapitre 3. De rares possibilités d'indépendance.....	45

2. FEMMES EN RÉVOLUTION

Chapitre 4. L'irruption des femmes sur la scène révolutionnaire.....	63
Chapitre 5. Un pic de radicalité au printemps et à l'été 1793.....	81
Chapitre 6. Le coup d'arrêt de l'automne 1793	99
Chapitre 7. Des militantes toujours sur la brèche.....	123

3. L'EXCLUSION DES FEMMES DE LA VIE PUBLIQUE

Chapitre 8. Des lendemains qui ne chantent pas.....	143
Chapitre 9. Les ambiguïtés de la question.....	161
Chapitre 10. Trente années de stagnation puis de régression : 1799-1830.....	181
Conclusion.....	199
Notes.....	203
Orientations bibliographiques.....	211

Introduction

Il est courant, voire banal, c'est même devenu un lieu commun que d'affirmer qu'au XVIII^e siècle, siècle des Lumières, les femmes étaient libres, pour ne pas dire libérées. La Révolution française les aurait privées de leurs droits, de leurs acquis et des avancées dont elles pouvaient se prévaloir avant que le Code civil ne les transforme, pour longtemps, en éternelles mineures. Là réside le cheminement d'un cliché, désormais solidement établi.

Pour illustrer ce propos, on utilise à l'envi l'exemple des femmes tenant salon, ces dames cultivées qui accueillaient penseurs, peintres, comédiens, philosophes, savants et écrivains, en somme tout ce qui touchait de près ou de loin à la vie intellectuelle, artistique et scientifique de leur époque. Au cœur de ces lumineux aréopages, elles brillaient, semblaient dotées d'une autorité intellectuelle certaine et jouir d'une réelle liberté.

D'emblée, posons la question de la représentativité de ces activités : reflétaient-elles la réalité de la condition féminine, illustrant l'aboutissement d'une forme d'émancipation par petites touches, ou seulement le début de son évolution positive ? Ou bien ces brillantes salonnières, qui réunissaient et animaient ces prestigieux cénacles,

Les femmes et la Révolution

ne seraient-elles qu'une exception masquant la nature tangible de la situation faite et de l'espace laissé aux femmes ?

Mettre en avant la liberté dont jouissaient quelques femmes des Lumières, vanter leur indépendance et monter en épingle leur pouvoir et leur ascendant intellectuel, participe, entre autres moyens, à discréditer les années révolutionnaires. Cette théorie, généreusement reprise, étaye celle de la liberté que le XVIII^e siècle aurait octroyée aux femmes, broyée ensuite par l'arrogance d'un puritanisme révolutionnaire hautain et méprisant qui n'aura eu de cesse de renvoyer ces dernières dans leurs foyers.

Il s'agit, dès lors, de procéder sereinement à un état des lieux de la condition féminine à l'époque des Lumières, avant d'envisager leur implication, leur rôle, leur condition au cours de la Révolution. Par ailleurs, c'est l'occasion de mesurer la réception de leurs revendications et l'impact de leurs actions ainsi que les limites de celles-ci, tout en prenant en compte les réticences, les oppositions et les critiques, souvent virulentes, qu'elles déclenchèrent.

Il s'agit également de dépasser les quatre figures féminines classiquement mises en avant, et auxquelles l'on se réfère habituellement : Madame Roland, Charlotte Corday, Olympe de Gouges et Théroigne de Méricourt, comme si ces femmes, certes incontournables, suffisaient à représenter l'ensemble des femmes de la période révolutionnaire, réduisant ainsi les milliers de participantes à des figurantes.

Contrairement à Charlotte Corday ou Olympe de Gouges, ces femmes du peuple, ces inconnues à la renommée éphémère, dont seules les archives policières livrent

Introduction

les noms et témoignent de l'engagement et du niveau d'implication, retombèrent dans un oubli définitif pour finalement disparaître du champ historique.

Si les salonnnières furent des Parisiennes, si les quatre « héroïnes » y trouvèrent la célébrité, l'action des femmes au cours de la Révolution se déroula bien sur l'ensemble du territoire français. Il n'en demeure pas moins que Paris s'étant imposé comme centre et moteur de la vie politique, nous nous trouvons confrontés à une sur-représentation parisienne systématique dans l'historiographie. À tel point que les travaux fondateurs, datant des années 1985-1990, portant sur la part prise par les femmes pendant la Révolution, ont d'entrée entrepris l'étude du mouvement parisien, semblant reléguer à l'arrière-plan les mouvements provinciaux. Cependant, les archives départementales ont petit à petit fait l'objet de dépouillements, d'abord celles du sud-est de la France, de Rouen, du Havre, de Rennes, de l'Ouest plus généralement pour, aujourd'hui, couvrir la plus grande partie du territoire.

Le rôle centralisateur et amplificateur de la capitale donna parfois à croire que les actions qui s'y déroulaient devançaient et inspiraient les événements hors de Paris, cependant la participation féminine au cours de la Révolution ne fut pas qu'un mouvement parisien.

Si les journaux et le télégraphe renseignaient avec un léger décalage sur les événements parisiens, dans la plupart des cas, les femmes ne se contentaient pas d'imiter ou de suivre la capitale ; elles avançaient des revendications particulières, singulières et adaptées à leurs besoins locaux et régionaux propres. Néanmoins, « en dépit des spécificités locales, les mêmes stratégies ont été

Les femmes et la Révolution

empruntées par les femmes pour tenter de faire entendre leurs voix dans l'espace public¹ ».

Il faut également se garder d'englober l'ensemble « femme » dans un mouvement unique de revendications, à l'élan unanime, vibrant d'un enthousiasme consensuel. Il faut en effet avoir présent à l'esprit que la contre-révolution fut aussi leur lot et qu'elles y participèrent pour des motifs aussi différents et variés que les hommes.

Malgré cette puissante flambée revendicatrice, les femmes ne tardèrent pas cependant à sortir de l'histoire et, si l'on ne peut nier des avancées certaines et contester la position complexe et ambiguë de la plupart des révolutionnaires à leur encontre, la chape de plomb du Code civil, qui les disqualifia, les maintint en léthargie au cours des trente années suivantes, sonnant le glas de leurs si récentes espérances.

Mais allons d'abord retrouver ces salonnières à qui l'on prête tant, invitons-nous au sein de ces assemblées de beaux esprits que ces dames réunissaient et animaient pour y observer les habitudes, les occupations, les préoccupations et les centres d'intérêt du moment. Examinons-en le fonctionnement afin de prendre la mesure de la réelle autorité des salonnières et de dresser un constat clinique de la réalité féminine à la veille de la Révolution française.

PARTIE I

Les femmes à la veille de la Révolution française

CHAPITRE 1

Femmes et salons

Mesdames du Deffand, Geoffrin, de Tencin, Necker, de Staël, Julie de Lespinasse, ces noms incarnent la vie culturelle et intellectuelle de la France du XVIII^e siècle, singulièrement celle des Lumières. Miroirs, mais aussi reflets d'un moment historico-culturel présenté comme un symbole d'émancipation, celui de ces femmes, salonnières, hospitalières, brillantes qui sélectionnaient ceux et celles qu'elles désiraient recevoir et menaient tambour battant leur « monde ». Elles régnaient en maîtresses de ces lieux, les salons, aussi fameux qu'exemplaires, tous garants de liberté de pensée, de culture, de progrès et de réflexion et qui se donnaient pour tâche de favoriser l'épanouissement humain, le nouvel humanisme en gestation.

L'esprit des salons

Il s'agissait de lieux élégants où la courtoisie était de mise. L'on y débattait, l'on s'y informait, l'on échangeait de manière affable et bienséante et l'on devait n'y afficher que de « belles manières ». Quels que soient les

sujets abordés, les enjeux ou les thèmes proposés, les disputes, les rancœurs, l'aigreur étaient proscrites lors de ces échanges élégamment encadrés. En toutes occasions, il était congru de conserver son calme, d'argumenter posément, de bannir toute agressivité et d'éviter toute provocation verbale. Les affrontements ne s'autorisaient qu'à fleur de très moucheté, tenant plutôt de la confrontation feutrée : les altercations étaient indues, quasiment unimaginables, au sein de telles assemblées. L'hôtesse distribuait la parole ou relançait la conversation, veillant à ce que les participants s'attachent à disputer de la manière la plus polie et policée, même pour débattre de questions brûlantes ou de sujets épineux.

Les préoccupations étaient celles du temps, touchant aussi bien la littérature que la philosophie, en passant par le journalisme, la morale, le théâtre, les arts, les connaissances techniques et la pensée scientifique. Si l'on se gardait d'aborder de front les problèmes religieux et politiques, l'on discutait de manière fort civile et générale de la liberté, des pouvoirs, des problèmes sociétaux, des inquiétudes et des attentes du monde, ainsi que du progrès infini dans lequel les Lumières plaçaient tous leurs espoirs.

Dans ces lieux de convivialité, que l'on désigne comme « salons littéraires » ou « salons de conversation », se croisaient trois types de participants : les habitués qui s'y rendaient sans prévenir, ceux qui étaient invités de manière irrégulière et les « autres », exceptionnellement conviés par la maîtresse de cérémonie. Il s'agissait d'un douillet entre soi où, par ailleurs, régnait un esprit studieux qui tranchait souvent avec la frivolité de la Cour.